

## CHAPITRE VI

### INDUSTRIES D'ART

#### MOSAÏQUE, VERRERIE, DENTELLE, TYPOGRAPHIE

La peinture, l'architecture, la sculpture n'existent à Venise qu'à l'état rétrospectif; il n'en est pas de même pour quelques industries d'art, la verrerie, la mosaïque et la dentelle, qui continuent à donner à la ville une certaine activité.

C'est l'île de Murano qui se trouve être encore le centre de production des verriers. Cette industrie, d'après plusieurs auteurs, y aurait été importée par les premiers Vénètes qui s'établirent dans les îles. Quoi qu'il en soit, le document le plus ancien qui fasse mention des fabriques et des fours est de l'an 1292, époque où fut ordonnée, par crainte d'incendie, la démolition des fournaies établies au Rialto et leur transfert à Murano où existaient déjà des verriers.

Afin de conserver avec un soin jaloux les secrets de la fabrication, le Sénat surveilla lui-même le commerce de la verrerie.

Nul doute que l'art du verre n'ait été importé d'Orient où dans l'antiquité il y avait des manufactures célèbres.

Dès le X<sup>e</sup> siècle, par ordre de Pietro Orsоло, des mosaïstes vinrent à Venise et, du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, la mosaïque de verre est le fond de fabrication de Murano.

A Venise, comme dans l'antiquité, il y eut deux sortes de mosaïques : celle qui résulte de l'assemblage de pierres de diverses couleurs et celle composée d'émaux d'or, d'argent et de couleur. C'est naturellement cette seconde manière, employée pour couvrir les surfaces murales, qui se fabriqua à Murano.

Les émaux colorés sont formés des mêmes matières premières que le verre ordinaire, mais il vient s'y ajouter des substances minérales qui,

en même temps qu'une extrême solidité, apportent au verre la couleur. Quant aux émaux d'or et d'argent dont l'éclat est si vif à Saint-Marc, l'opération est plus compliquée. Sur une surface de verre épais ou d'émail, selon l'effet à rendre, on place une feuille du précieux métal qui s'y fixe sous l'action du feu, puis une mince lame de verre recouvre le tout. Les trois couches, entrant en fusion, forment un bloc homogène inaltérable.

De nos jours, les artistes verriers vénitiens sont fort habiles ; il serait à souhaiter qu'un goût plus moderne présidât au choix des motifs. Aucune peinture mieux que l'émail ne s'harmonise davantage avec l'architecture ; la mosaïque trouvera encore sa place dans les riches décorations, sa conservation est sans limite. Grâce à ce procédé, nous pouvons admirer les curieux spécimens de l'art primitif vénitien. De nos jours, surtout à Rome, on détourne cet art de sa véritable voie en lui demandant la reproduction de tableaux de maître. La tapisserie, mieux que la mosaïque, remplit cet office. Pour la mosaïque, il faut des compositions spéciales et simples dans les détails.

La mosaïque de marbre fut employée à Venise pour les dallages ; cependant, le tombeau du doge Vendramin, par Leopardi, est historié de gracieuse façon avec une ornementation en marbre ; toutefois il ne s'agit pas ici de petits cubes colorés, mais de découpages incrustés, genre qui se pratique encore en Italie.

Les ateliers de Murano, d'où sortirent tant d'émaux pour mosaïque, continuent de nos jours la tradition de la verrerie proprement dite, c'est-à-dire fabriquent le *verre soufflé*, spécial à Venise, qui offre une différence technique très marquée avec le verre coulé, moulé et taillé, imitant le cristal et que font d'autres pays.

A Murano, le verre est très léger et se plie aux exigences de l'habile ouvrier qui le façonne. Il est nécessaire d'avoir beaucoup d'ingéniosité et de caprice, en même temps qu'une prodigieuse dextérité, pour exécuter, au moyen de fusions partielles de courte durée, les jolis spécimens que nous connaissons. Un tube de métal et quelques pinces, voilà les outils du verrier, aussi est-ce avec une curiosité toujours aiguë que l'on visite les ateliers de Murano.

Plusieurs façons de procéder existent, connues sous les noms de *fili-grana*, *ritorti*, *lattacinio*, *fiamma*, *millefiori*, *calcididiona*, *ghiaccia*, noms italiens faciles à comprendre.

Certaines couleurs recherchées dans les verreries vénitiennes portent les noms de *girasole* (opale), *lattimo*, *rubino*, *alabastro*, *giallo d'oro*, *acqua marina*, etc.

Quoique la corporation des verriers remonte à l'année 1268, il reste peu d'exemplaires anciens de verreries, trop fragiles pour résister à un usage journalier. Ce sont les <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles qui fournissent aux collections les plus belles pièces ; il est à remarquer que les formes les plus anciennes ont un cachet arabe caractérisé et datent du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Il serait malaisé de traduire la légèreté, l'élégance et les harmonieuses couleurs



Verreries vénitiennes (<sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle).

des verreries de Murano, leurs mille reflets sont aussi capricieux que leurs formes, mais leur fragilité n'a d'égale que la fraîcheur des fleurs.

Le luxe effréné des patriciennes engendra une industrie qui est encore florissante et dont le produit est fort goûté : la dentelle.

Les femmes du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle furent les premières qui portèrent le *point* dit de Venise ; leur coquetterie et leur luxe furent tels et l'abus de la parure avait pris des proportions si exagérées que dès le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle des lois proscrivirent certains bijoux, les perles et plusieurs étoffes ; tout fut même prohibé, jusqu'aux dentelles. L'étalage de l'opulence ne fut toléré qu'à certains jours désignés d'avance. En ces jours inoubliés, c'était une débauche de magnificence. Alors les chevelures se blondissaient artificiellement au soleil, et non contente d'être peinte, teinte et parée ainsi qu'une châsse, la Vénitienne se haussait sur de hauts patins que cachait la hauteur des jupes. La démarche était si pénible qu'une femme ne pouvait avancer sans l'aide d'une camériste.

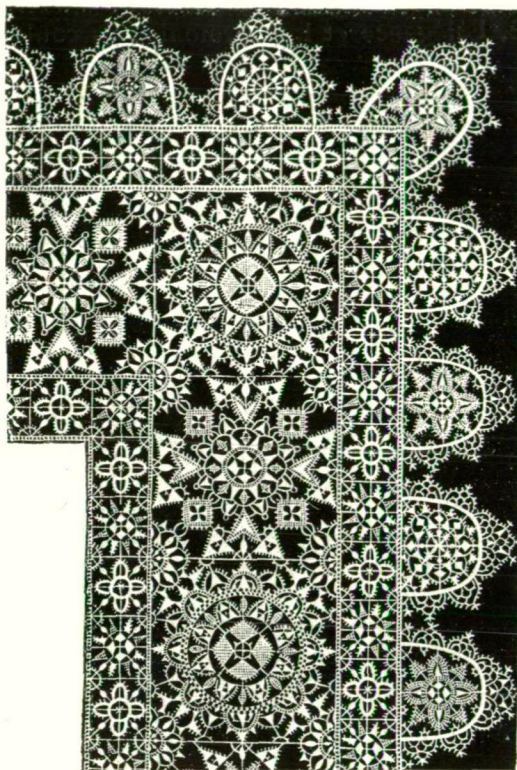


Quant aux dentelles, il s'en confectionnait de diverses sortes. Le véritable point se faisait à l'aiguille, ainsi que les reliefs, les fleurs et les brides, sans être soutenue par la toile ou *reticello*. Les noms donnés au XVI<sup>e</sup> siècle indiquent la façon du travail : *punto a reticello*, point à

filet ; *tagliato*, coupé ; *tagliato a fogliami*, coupé en feuillages ; *amaglia quadra*, à mailles carrées, etc. Au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, le *punto a fogliami* fut le plus usité.

Le *point* de Venise fut imité à l'étranger, alors le Sénat promulgua des lois, interdisant à tout Vénitien de s'expatrier pour travailler au dehors. On rapporte que Richelieu fut mêlé à une histoire de dentelle.

Les artistes vénitiens composaient des broderies, ainsi Vecellio, La Pompe, 1557 ; Vinciolo, 1600 ; La Parasole, 1616. Les éventails de forme arabe sont de véritables œuvres d'art travaillés au *point coupé*. Ce sont encore les fraises vénitiennes faites au *point bourré* et le camail



Dentelle de Venise, par Elisabeth Catanea Parasole (1616).

du Premier de Saint-Marc exécuté au *point à l'aiguille* ; des garnitures de corsage furent aussi travaillées au *point de rose*.

Nous ne saurions terminer l'étude même superficielle de Venise sans parler de la typographie vénitienne qui produisit des livres restés célèbres.

Le mouvement littéraire prodigieux de la Renaissance, qui eut lieu dans la Vénétie plus que partout ailleurs, produisit des résultats immédiats, car Venise aima les belles-lettres à l'égal des beaux-arts, jusqu'à montrer son parfait éclectisme en accueillant des littérateurs proscrits.

C'est des presses vénitiennes, au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, que proviennent les premiers ouvrages imprimés en italien, ainsi que ceux écrits en grec. Les grecs schismatiques, qui ne furent pas exclus de Venise comme ils l'avaient été de Rome, devinrent assez nombreux pour qu'Alde Manuce, trouvant des collaborateurs, se décidât à fonder une imprimerie grecque à Venise. De 1495 à 1515, protégé par Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, il édita les œuvres de Platon, d'Aristote, de Plutarque, d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Sophocle, d'Aristophane, d'Athénée, de Dioscoride, etc., sans compter une foule de commentaires, d'ouvrages d'astronomie et autres.

On suppose cependant que la typographie fut importée à Venise par un typographe français, Nicolas Jenson que Louis XI l'avait envoyé à Mayence pour s'enquérir des procédés. Toutefois, le premier volume daté de 1469, est dû à Jean de Spire : les *Lettres familières de Cicéron*, de 120 feuillets. Quant à Jenson, il ne débuta que l'année suivante, mais ses livres sont supérieurs à ceux de Jean de Spire qui, après avoir imprimé l'*Histoire naturelle de Pline*, meurt la même année. Puis, ce fut le fameux *Décameron* de Boccace, imprimé par Chr. Valdarfer, extrêmement recherché aujourd'hui. Enfin, de 1472 à 1500, on constate l'existence de 155 ateliers typographiques à Venise.

Malgré l'abondante production à laquelle se livraient les typographes, les calligraphes et les miniaturistes ne chômaient guère; les grands seigneurs et les papes, jaloux de posséder des œuvres uniques, se composaient

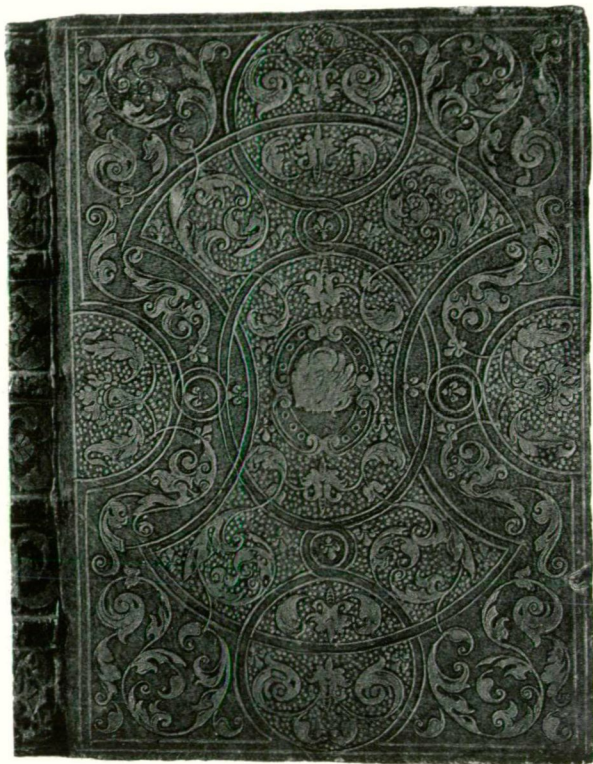


Page de l' « Hérodote de 1494 », imprimé à Venise, par les frères de Gregoriis.



des bibliothèques, dont les principaux ouvrages, conservés dans les musées, témoignent du goût éclairé des anciens possesseurs.

Ce n'est guère qu'en 1480 que les graveurs sur bois apportèrent leur aide à la fabrication du livre. En 1494, ce fut un *Hérodote*, orné d'un frontispice et de lettres ornées, imprimé par les frères de Gregoriis.



Reliure vénitienne (xvi<sup>e</sup> siècle) <sup>1</sup>.

Ensuite parurent les *Métamorphoses d'Ovide*, en 1497, par Giovanni Rosso. Deux années plus tard furent éditées les *Fables d'Ésope* et un *Térence* in-folio. Il ne faut pas oublier de citer le *Songe de Polyphile* d'Alde Manuce, paru la même année, ouvrage le plus connu de tous. Venise commit aussi la publication de l'ouvrage de l'Arétin, les *Postures*, avec gravures dues, dit-on, au burin de Marc-Antoine, d'après les compositions de Jules Romain, livre qui valut à leurs auteurs l'exil de Rome.

<sup>1</sup> Ce cliché est extrait de l'ouvrage très documenté *L'Art de l'Imprimerie à Venise pendant la Renaissance italienne* (Venise, Ferd. Ongania, éditeur).

Dire le nombre de missels, bréviaires et livres d'heures que Venise produisit serait fastidieux; il exista aussi des recueils imprimés reproduisant les dentelles et les broderies à la mode.

Un imprimeur célèbre fut aussi Ottaviano Petrucci qui porta à un haut degré de perfection l'art d'imprimer la musique (1498-1501).

Les imprimeurs de Venise exécutèrent de forts tirages : on compte jusqu'à trente-six éditions vénitiennes de l'*Altissimo Poeta* (œuvres du Dante) ainsi que 110 éditions du *Canzoniere* de Pétrarque et 191 éditions de l'*Orlando furioso*. Quant aux *classiques* latins, le nombre ne peut être relevé.

Pour les bibliophiles, il ne suffit pas qu'un livre soit bien imprimé, il doit avoir une belle couverture. Sous ce rapport, Venise peut donner satisfaction. Les plus belles reliures anciennes connues viennent de Venise, et il n'est pas de véritable collection qui n'ait ses reliures vénitiennes. Elles sont d'un style oriental très prononcé et rappellent les travaux de damasquine. Les plus curieuses sont de véritables ouvrages d'orfèvrerie et le trésor de Saint-Marc en possède de byzantines; on y voit aussi, entre autres, la reliure du bréviaire du cardinal Grimani, par Vittoria.

---